

biblio



lycée

Une vie

Maupassant



hachette

bibliolycée

Une vie

Maupassant

Notes, questionnaires et synthèses
par Véronique BRÉMOND BORTOLI,
agregée de Lettres classiques,
professeur au CNED,
et Myriam COURNARIE,
certifiée de Lettres classiques,
professeur en lycée

Sommaire

Présentation	5
--------------------	---

Une vie (texte intégral)

Chapitre I	9
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
« Et elle se mit à rêver d'amour »	25
À quoi rêvent les jeunes filles ?	28
Document : Caspar David Friedrich, <i>Femme à la fenêtre</i> (1822)	34
Chapitre II	36
Chapitre III	43
Chapitre IV	59
Chapitre V	75
Chapitre VI	89
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
« Plus rien à faire »	106
L'ennui	108
Document : Claude Monet, <i>Méditation</i> (vers 1871)	115
Chapitre VII	117
Chapitre VIII	138
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
L'accouchement de Jeanne	150
Maternités	152
Document : Jean-Louis Hamon, <i>La Jeune Mère</i> (1863)	158
Chapitre IX	161
Chapitre X	185
<i>Questionnaires et groupement de textes</i>	
Le petit prêtre et le vieux curé	207
Éloge et blâme de la figure religieuse dans les récits du XIX ^e siècle	210

ISBN : 978-2-01-160595-5

© Hachette Livre, 2009, 43 quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Les droits de reproduction des textes et des illustrations sont réservés en notre comptabilité pour les auteurs ou ayants droit dont nous n'avons pas trouvé les coordonnées malgré nos recherches et dans les cas éventuels où les mentions n'auraient pas été spécifiées.

Chapitre XI	218
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
« Qui était cette femme ? »	240
Maîtresses et servantes	242
<i>Document : Johannes Vermeer, Femme avec servante</i>	
<i>lui tendant une lettre (vers 1667)</i>	250
Chapitre XII	253
Chapitre XIII	262
Chapitre XIV	275
<i>Une vie : bilan de première lecture</i>	286

Dossier Bibliolycée

Maupassant : une course à la vie et à l'écriture (biographie)	288
Le contexte pessimiste du XIX ^e siècle (contexte)	291
Maupassant en son temps (chronologie)	297
Structure de l'œuvre	298
Une parfaite maîtrise du romanesque	305
Le choix de « l'humble vérité »	311
Jeanne : un personnage sous influence ?	321

Annexes

Lexique d'analyse littéraire	332
Bibliographie, filmographie, sites Internet	334



Guy de Maupassant (1850-1893) photographié par Nadar.

PRÉSENTATION

Une vie est un premier roman ! Mais son auteur, Maupassant, est déjà rompu aux pratiques de la narration par ses nouvelles et cette œuvre vient consacrer, en 1883, sa notoriété grandissante depuis la parution de *Boule de suif* trois ans plus tôt.

Le succès de ce roman ne s'est jamais démenti, depuis le petit scandale provoqué par l'interdiction de sa diffusion dans les gares, à cause de passages jugés immoraux ! Les lecteurs d'aujourd'hui, bien éloignés de ces préoccupations morales, restent sensibles au destin malheureux de Jeanne, jeune aristocrate trop sentimentale qui se précipite dans les bras de celui qu'elle croit être son prince charmant. Confronté aux méandres d'une vie à la fois banale et exemplaire de la condition féminine au ^{xix}^e siècle, le lecteur se révolte devant ces pratiques cautionnées par une société inégalitaire et l'ingratitude égoïste des maris et des fils ; il s'apitoie devant les rêves brisés de l'héroïne et sa quête obstinée du bonheur malgré le sort qui s'acharne contre elle, mais s'interroge aussi sur son idéalisme naïf

**Un repas de nocces,
à Yport (détail),
par Albert Fourié.**



et son refus de la réalité. Maupassant excelle par ailleurs dans l'art de camper en quelques phrases ses personnages qui prennent vie à travers des dialogues savoureux ou des scènes saisissantes : Rosalie, la servante au grand cœur ; le bon baron qui aime tant rire avec sa fille ; le fanatique abbé Tolbiac ; et tous les paysans normands dont il reproduit la « parlure* »...

Ce roman se situe à la croisée de l'évolution du genre au XIX^e siècle : rejetant le romantisme, synonyme pour lui de « *sensiblerie mensongère* », Maupassant y affirme sa dette envers le réalisme de Stendhal et surtout l'exigence littéraire de son maître Flaubert ; mais il garde ses distances avec le naturalisme dont il conserve certains thèmes privilégiés (la sensualité, la mort...) tout en refusant son systématisme. Renouvelant le roman psychologique par l'évocation des pulsions les plus profondes de l'être, il lui donne une dimension historique en peignant une classe sociale totalement inadaptée aux évolutions de l'histoire, mais aussi une dimension philosophique par sa vision du monde d'un pessimisme sans concession que vient tempérer la beauté de la Nature magnifiée par la jouissance des couleurs, de la lumière, et surtout de la mer.

Avec *Une vie*, Maupassant a su faire une œuvre profondément originale, accordant la construction rigoureuse de sa fiction et son écriture acérée à sa volonté d'ouvrir les yeux du lecteur sur « *l'humble vérité* » de l'existence. Il nous y parle de *la* vie, faite d'illusions et de désillusions, de ses moments forts comme la maternité, de la riche complexité des relations humaines et du pouvoir infini de la littérature capable de transformer en œuvre d'art la grisaille de la condition humaine.

Une vie

(L'humble vérité)

Guy de Maupassant

À Mme BRAINNE¹.
*Hommage d'un ami dévoué
et en souvenir d'un ami mort.*
GUY DE MAUPASSANT.

note

1. Léonie Brainne était une amie de Flaubert (dont il était amoureux), qui est désigné par l'expression « *un ami mort* », Maupassant se désignant lui-même par l'expression « *un ami dévoué* ». Dans cette épigraphe, Maupassant rend ainsi manifestement hommage à Flaubert qui, pour lui, était un maître et un modèle.

LA VIE POPULAIRE

LA VIE POPULAIRE

Datee du Dimanche, est mise en vente
DÈS LE JEUDI MATIN

DIRECTION :

18, rue d'Enghien, 18

ABONNEMENTS : Paris et Départ. 6 fr., 4 fr. 50. — 12 m., 8 fr.
Union postale. » 5 fr. 50. — » 10 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SOMMAIRE : I. Histoire de la Seignale : La route incantée,
par R. Georges. — II. Les enfants rouges : Pourquoi le
capitaine Hubert était aveugle, par Alphonse de Lamoignon. — III.

L'Esprit de Tildou. — IV. Vingt années romanes : Le Parnais,
par Fernand Coquerel. — V. Petit bréviaire du parisien, par Daniel
Darc. — VI. Une Vie, par Guy de Maupassant. — VII. L'Union

Illus. par Louis Muhlstein. — VIII. Le comte Errand, par Jules
Sébastien. — IX. La comtesse Sarah, par Georges Ohnet. — X.
Malaise Rovers, grand roman (suite), par Gustave Flaubert.

UNE VIE

Par GUY DE MAUPASSANT



LE RÊVE DE JEANNE. (Voir à la page 1073.)



Jeanne, ayant fini ses malles, s'approcha de la fenêtre, mais la pluie ne cessait pas.

5 L'averse, toute la nuit, avait sonné contre les carreaux et les toits. Le ciel bas et chargé d'eau semblait crevé, se vidant sur la terre, la délayant en bouillie, la fondant comme du sucre. Des rafales passaient pleines d'une chaleur lourde. Le ronflement des ruisseaux débordés emplissait les rues désertes où les maisons, comme des éponges, buvaient l'humidité qui pénétrait au-dedans et faisait suer les murs de la cave au grenier.

10 Jeanne, sortie la veille du couvent, libre enfin pour toujours, prête à saisir tous les bonheurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps, craignait que son père hésitât à partir si le temps ne s'éclaircissait pas ; et pour la centième fois depuis le matin elle interrogeait l'horizon.

15 Puis elle s'aperçut qu'elle avait oublié de mettre son calendrier dans son sac de voyage. Elle cueillit sur le mur le petit carton divisé par mois, et portant au milieu d'un dessin la date de l'année courante 1819 en chiffres d'or. Puis elle biffa¹ à coups de crayon les quatre premières

note.....

| 1. biffa : raya.

colonnes, rayant chaque nom de saint jusqu'au 2 mai, jour de sa sortie du couvent.

Une voix, derrière la porte, appela : « Jeannette ! »

20 Jeanne répondit : « Entre, papa. » Et son père parut.

Le baron Simon-Jacques Le Perthuis des Vauds était un gentilhomme de l'autre siècle¹, maniaque et bon. Disciple enthousiaste de J.-J. Rousseau², il avait des tendresses d'amant pour la nature, les champs, les bois, les bêtes.

25 Aristocrate de naissance, il haïssait par instinct quatre-vingt-treize³ ; mais philosophe par tempérament et libéral par éducation, il exérait la tyrannie d'une haine inoffensive et déclamatoire⁴.

30 Sa grande force et sa grande faiblesse, c'était la bonté, une bonté qui n'avait pas assez de bras pour caresser, pour donner, pour êtreindre, une bonté de créateur, épars⁵, sans résistance, comme l'engourdissement d'un nerf de la volonté, une lacune dans l'énergie, presque un vice.

Homme de théorie, il méditait tout un plan d'éducation pour sa fille, voulant la faire heureuse, bonne, droite et tendre.

35 Elle était demeurée jusqu'à douze ans dans la maison, puis, malgré les pleurs de la mère, elle fut mise au Sacré-Cœur⁶.

40 Il l'avait tenue là sévèrement enfermée, cloîtrée, ignorée, et ignorante des choses humaines. Il voulait qu'on la lui rendît chaste à dix-sept ans pour la tremper lui-même dans une sorte de bain de poésie raisonnable ; et, par les champs, au milieu de la terre fécondée, ouvrir son âme, dégourdir son ignorance à l'aspect de l'amour naïf, des tendresses simples des animaux, des lois sereines de la vie.

45 Elle sortait maintenant du couvent, radieuse, pleine de sèves et d'appétits de bonheur, prête à toutes les joies, à tous les hasards charmants que dans le désœuvrement des jours, la longueur des nuits, la solitude des espérances, son esprit avait déjà parcourus.

notes

1. de l'autre siècle : du XVIII^e siècle (avant la Révolution).

2. Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), philosophe du XVIII^e siècle qui aimait beaucoup la nature.

3. quatre-vingt-treize : 1793, année du déclenchement de la Terreur, pendant la Révolution ; la Terreur a été une période

d'une violence extrême à l'égard du pouvoir royal et des aristocrates.

4. déclamatoire : qui s'exprime dans des discours et non dans des actes.

5. épars : généreuse.

6. Sacré-Cœur : nom d'un couvent situé à Rouen et dédié au cœur de Jésus.

Chapitre 1

Elle semblait un portrait de Véronèse¹ avec ses cheveux d'un blond luisant qu'on aurait dit avoir déteint sur sa chair, une chair d'aristocrate à peine nuancée de rose, ombrée d'un léger duvet, d'une sorte de velours pâle qu'on apercevait un peu quand le soleil la caressait. Ses yeux étaient bleus, de ce bleu opaque qu'ont ceux des bonshommes en faïence de Hollande².

Elle avait, sur l'aile gauche de la narine, un petit grain de beauté, un autre à droite, sur le menton, où frisaient quelques poils si semblables à sa peau qu'on les distinguait à peine. Elle était grande, mûre de poitrine, ondoyante³ de la taille. Sa voix nette semblait parfois trop aiguë ; mais son rire franc jetait de la joie autour d'elle. Souvent, d'un geste familier, elle portait ses deux mains à ses tempes comme pour lisser sa chevelure.

Elle courut à son père et l'embrassa, en l'étreignant : « Eh bien, partons-nous ? » dit-elle.

Il sourit, secoua ses cheveux déjà blancs, et qu'il portait assez longs, et, tendant la main vers la fenêtre :

« Comment veux-tu voyager par un temps pareil ? »

Mais elle le priait, câline et tendre : « Oh, papa, partons, je t'en supplie. Il fera beau dans l'après-midi.

– Mais ta mère n'y consentira jamais.

– Si, je te le promets, je m'en charge.

– Si tu parviens à décider ta mère, je veux bien, moi. »

Et elle se précipita vers la chambre de la baronne. Car elle avait attendu ce jour du départ avec une impatience grandissante.

Depuis son entrée au Sacré-Cœur elle n'avait pas quitté Rouen, son père ne permettant aucune distraction avant l'âge qu'il avait fixé. Deux fois seulement on l'avait emmenée quinze jours à Paris, mais c'était une ville encore, et elle ne rêvait que la campagne.

Elle allait maintenant passer l'été dans leur propriété des Peuples⁴, vieux château de famille planté sur la falaise auprès d'Yport⁵ ; et elle se promettait une joie infinie de cette vie libre au bord des flots. Puis il était

notes

1. Paolo Véronèse (1528-1588), peintre italien de la Renaissance, qui annonce le mouvement baroque.

2. La faïence de Hollande est célèbre pour ses carreaux représentant des scènes de la vie quotidienne en bleu.

3. **ondoyante** : souple, présentant des courbes gracieuses.

4. C'est le nom de la propriété de la famille de Jeanne : *peuples* signifie « peupliers » en normand.

5. **Yport** : village situé entre Fécamp et Étretat.

entendu qu'on lui faisait don de ce manoir qu'elle habiterait toujours lorsqu'elle serait mariée.

80 Et la pluie, tombant sans répit depuis la veille au soir, était le premier gros chagrin de son existence.

Mais, au bout de trois minutes, elle sortit, en courant, de la chambre de sa mère, criant par toute la maison : « Papa, papa ! maman veut bien ; fais atteler. »

85 Le déluge ne s'apaisait point ; on eût dit même qu'il redoublait quand la calèche s'avança devant la porte.

Jeanne était prête à monter en voiture lorsque la baronne descendit l'escalier, soutenue d'un côté par son mari, et, de l'autre, par une grande fille de chambre forte et bien découplée¹ comme un gars. C'était une Normande du pays de Caux, qui paraissait au moins vingt ans, bien
90 qu'elle en eût au plus dix-huit. On la traitait dans la famille un peu comme une seconde fille, car elle avait été la sœur de lait² de Jeanne. Elle s'appelait Rosalie.

Sa principale fonction consistait d'ailleurs à guider les pas de sa maîtresse devenue énorme depuis quelques années par suite d'une
95 hypertrophie du cœur³ dont elle se plaignait sans cesse.

La baronne atteignit, en soufflant beaucoup, le perron du vieil hôtel, regarda la cour où l'eau ruisselait et murmura : « Ce n'est vraiment pas raisonnable. »

100 Son mari, toujours souriant, répondit : « C'est vous qui l'avez voulu, madame Adélaïde. »

Comme elle portait ce nom pompeux⁴ d'Adélaïde⁵, il le faisait toujours précéder de « madame » avec un certain air de respect un peu moqueur.

105 Puis elle se remit en marche et monta péniblement dans la voiture dont tous les ressorts plièrent. Le baron s'assit à son côté, Jeanne et Rosalie prirent place sur la banquette à reculons.

La cuisinière Ludvine apporta des masses de manteaux qu'on disposa sur les genoux, plus deux paniers qu'on dissimula sous les jambes ; puis

notes

1. **bien découplée** : de belle taille, bien bâtie.

2. La mère de Rosalie ayant allaité Jeanne en même temps que sa fille, on les dit « sœurs de lait ».

3. Son cœur est trop développé, trop gros.

4. **pompeux** : ridiculement solennel.

5. Mme Adélaïde était la troisième fille de Louis XV.

Chapitre 1

110 elle grimpa sur le siège à côté du père Simon ; et s'enveloppa d'une grande couverture qui la coiffait entièrement. Le concierge et sa femme vinrent saluer en fermant la portière ; ils reçurent les dernières recommandations pour les malles qui devaient suivre dans une charrette ; et on partit.

115 Le père Simon, le cocher, la tête baissée, le dos arrondi sous la pluie, disparaissait dans son carrick à triple collet¹. La bourrasque gémissante battait les vitres, inondait la chaussée.

120 La berline², au grand trot des deux chevaux, dévala rondement sur le quai, longea la ligne des grands navires dont les mâts, les vergues³, les cordages se dressaient tristement dans le ciel ruisselant, comme des arbres dépouillés ; puis elle s'engagea sur le long boulevard du mont Riboudet.

125 Bientôt on traversa les prairies ; et de temps en temps un saule noyé, les branches pendantes avec un abandonnement de cadavre, se dessinait vaguement à travers un brouillard d'eau. Les fers des chevaux clapotaient et les quatre roues faisaient des soleils de boue.

130 On se taisait ; les esprits eux-mêmes semblaient mouillés comme la terre. Petite mère se renversant appuya sa tête et ferma ses paupières. Le baron considérait d'un œil morne les campagnes monotones et trempées. Rosalie, un paquet sur les genoux, songeait de cette songerie animale des gens du peuple. Mais Jeanne, sous ce ruissellement tiède, se sentait revivre ainsi qu'une plante enfermée qu'on vient de remettre à l'air ; et l'épaisseur de sa joie, comme un feuillage, abritait son cœur de la tristesse. Bien qu'elle ne parlât pas, elle avait envie de chanter, de tendre au-dehors sa main pour l'emplir d'eau qu'elle boirait ; et elle jouissait d'être emportée au grand trot des chevaux, de voir la désolation des paysages, et de se sentir à l'abri au milieu de cette inondation.

135 Et sous la pluie acharnée les croupes luisantes des deux bêtes exhalaient une buée d'eau bouillante.

140 La baronne, peu à peu, s'endormait. Sa figure qu'encadraient six boudins⁴ réguliers de cheveux pendillants s'affaissa peu à peu, molle-

notes

1. **carrick à triple collet** : manteau de cocher (mot anglais).

2. **berline** : voiture à cheval, fermée et à quatre roues.

3. **vergues** : pièces de bois servant à fixer les voiles aux mâts.

4. **boudins** : anglaises (boucles de cheveux en spirale).

ment soutenue par les trois grandes vagues de son cou dont les dernières ondulations se perdaient dans la pleine mer de sa poitrine. Sa tête, soulevée à chaque aspiration, retombait ensuite ; les joues s'enflaient, tandis que, entre ses lèvres entrouvertes, passait un ronflement sonore.

145 Son mari se pencha vers elle, et posa doucement, dans ses mains croisées sur l'ampleur de son ventre, un petit portefeuille en cuir.

Ce toucher la réveilla ; et elle considéra l'objet d'un regard noyé, avec cet hébètement¹ des sommeils interrompus. Le portefeuille tomba, s'ouvrit. De l'or et des billets de banque s'éparpillèrent dans la calèche.

150 Elle s'éveilla tout à fait ; et la gaieté de sa fille partit en une fusée de rires.

Le baron ramassa l'argent, et, le lui posant sur les genoux : « Voici, ma chère amie, tout ce qui reste de ma ferme d'Életot². Je l'ai vendue pour faire réparer les Peuples où nous habiterons souvent désormais. »

155 Elle compta six mille et quatre cents francs et les mit tranquillement dans sa poche.

C'était la neuvième ferme vendue ainsi sur trente et une que leurs parents avaient laissées. Ils possédaient cependant encore environ vingt mille livres de rentes en terres qui, bien administrées, auraient facilement rendu trente mille francs par an.

160 Comme ils vivaient simplement, ce revenu aurait suffi s'il n'y avait eu dans la maison un trou sans fond toujours ouvert, la bonté. Elle tarissait l'argent dans leurs mains comme le soleil tarit l'eau des marécages. Cela coulait, fuyait, disparaissait. Comment ? Personne n'en savait rien. À tout moment l'un d'eux disait : « Je ne sais comment cela s'est fait, j'ai
165 dépensé cent francs aujourd'hui sans rien acheter de gros. »

Cette facilité à donner était du reste un des grands bonheurs de leur vie ; et ils s'entendaient sur ce point d'une façon superbe et touchante.

Jeanne demanda : « Est-ce beau, maintenant, mon château ? »

Le baron répondit gaiement : « Tu verras, fillette. »

170 Mais peu à peu la violence de l'averse diminuait ; puis ce ne fut plus qu'une sorte de brume, une très fine poussière de pluie voltigeant. La voûte des nuées semblait s'élever, blanchir ; et soudain, par un trou

notes

1. hébètement : abrutissement.

2. Életot : village non loin de Fécamp.

Chapitre 1

qu'on ne voyait point, un long rayon de soleil oblique descendit sur les prairies.

175 Et, les nuages s'étant fendus, le fond bleu du firmament parut ; puis la déchirure s'agrandit comme un voile qui se déchire ; et un beau ciel pur d'un azur net et profond se développa sur le monde.

180 Un souffle frais et doux passa, comme un soupir heureux de la terre ; et, quand on longeait des jardins ou des bois, on entendait parfois le chant alerte d'un oiseau qui séchait ses plumes.

Le soir venait. Tout le monde dormait maintenant dans la voiture, excepté Jeanne. Deux fois on s'arrêta dans des auberges pour laisser souffler les chevaux et leur donner un peu d'avoine avec de l'eau.

185 Le soleil s'était couché ; des cloches sonnaient au loin. Dans un petit village on alluma les lanternes ; et le ciel aussi s'illumina d'un fourmillement d'étoiles. Des maisons éclairées apparaissaient de place en place, traversant les ténèbres d'un point de feu ; et tout d'un coup, derrière une côte, à travers des branches de sapins, la lune, rouge, énorme, et comme engourdie de sommeil, surgit.

190 Il faisait si doux que les vitres demeuraient baissées. Jeanne, épuisée de rêves, rassasiée de visions heureuses, se reposait maintenant. Parfois l'engourdissement d'une position prolongée lui faisait rouvrir les yeux ; alors elle regardait au-dehors, voyait dans la nuit lumineuse passer les arbres d'une ferme, ou bien quelques vaches çà et là couchées en un
195 champ, et qui relevaient la tête. Puis elle cherchait une posture nouvelle, essayait de ressaisir un songe ébauché ; mais le roulement continu de la voiture emplissait ses oreilles, fatiguait sa pensée et elle refermait les yeux, se sentant l'esprit courbaturé comme le corps.

200 Cependant on s'arrêta. Des hommes et des femmes se tenaient debout devant les portières avec des lanternes à la main. On arrivait. Jeanne subitement réveillée sauta bien vite. Père et Rosalie, éclairés par un fermier, portèrent presque la baronne tout à fait exténuée, geignant de détresse, et répétant sans cesse d'une petite voix expirante : « Ah ! mon Dieu ! mes pauvres enfants ! » Elle ne voulut rien boire, rien manger, se
205 coucha et tout aussitôt dormit.

Jeanne et le baron soupèrent en tête à tête.

Ils souriaient en se regardant, se prenaient les mains à travers la table ; et, saisis tous deux d'une joie enfantine, ils se mirent à visiter le manoir réparé.